Candide ou l'optimisme : comment vivre avec le mal.

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. Optimisme, pessimisme. 1
I.1. Leibniz. 2
I.2. Alexander Pope. 2
I.3. La croyance chrétienne en la Providence. 3
II. Un roman d'éducation. 3
II.1. La découverte du monde, c'est la découverte du mal. 3
II.2. Pour découvrir le mal et en tirer les meilleures leçons, il faut être candide. 4
III. Diverses attitudes face au mal. 5
III.1. Pangloss: «Tout est au mieux». 5
III.2. Jacques : « Les hommes sont devenus loups. » 7
III.3. Les désespérés : « Je voulus cent fois me tuer... » 7
III.4. Martin : « Le diable se mêle fort des affaires de ce monde. » 8
III.5. Le derviche : « Qu'importe qu'il y ait du mal ou du bien ? » 9
III.6. Le bon vieux jardinier : « Je me contente de cultiver mon jardin. » 9
IV. Que faire ? Quelle est la morale du conte ? Quelle est l'attitude face au mal que conseille Voltaire ? 10
IV.1. Deux attitudes, parmi les six que nous avons distinguées, sont totalement disqualifiées : 10
IV.2. Comment interpréter la morale du conte: *il faut cultiver notre jardin* ? 11

****

I. Optimisme, pessimisme.

Le mot d'«optimisme» (forgé à partir de l'adjectif latin optimus, superlatif de bonus), apparaît au XVIIIe siècle (en 1737, selon le Robert) pour qualifier la philosophie de Leibniz. Le mot de «pessimisme» apparaît en 1759; c'est très probablement une création de Voltaire (à partir de l'adjectif latin pessimus, superlatif de malus). Est-ce à dire que, contrairement à Leibniz qui enseigne l'optimisme, Voltaire enseigne le pessimisme? Ce n'est pas sûr.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux

Candide ou l'optimisme

Ce qui est certain, c'est que Voltaire, dans Candide, attaque :

I.1. Leibniz.

Leibniz (1646 - 1716), ou plutôt ses Essais de Théodicée (1710). Ce mot de «théodicée», créé par le philosophe allemand à partir de théo et dikê (justice), ne signifie pas «justice de Dieu» mais «justification de Dieu». Justifier Dieu, c'est concilier l'existence de Dieu et celle du mal, en expliquant que, certes imparfait dans le détail et aux yeux des hommes, le monde est excellent dans l'ensemble et aux yeux de Dieu, qui en assure l'équilibre global; le monde (ou plutôt l'univers, uni, système dont tous les éléments sont interdépendants) n'est pas totalement mais globalement bon, voire excellent, c'est «le meilleur des mondes possibles».

Dieu a soin des hommes, il aime le genre humain, il lui veut du bien, rien de si vrai. Cependant il laisse tomber les hommes, il les laisse souvent périr, il leur donne des biens, qui tournent à leur perte; et lorsqu'il rend quelqu'un heureux, c'est après bien des souffrances: où est son affection, où est sa bonté, ou bien ou est sa puissance? Vaines objections, qui suppriment le principal, qui dissimulent que c'est de Dieu qu'on parle. Il semble que ce soit une mère, un tuteur, un gouverneur, dont le soin presque unique regarde l'éducation, la conservation, le bonheur de la personne dont il s'agit, et qui négligent leur devoir. Dieu a soin de l'univers, il ne néglige rien, il choisit le meilleur absolument. Si quelqu'un est méchant et malheureux avec cela, c'est qu'il lui appartenait de l'être. Dieu, dit-on, pouvait donner le bonheur à tous, il le pouvait donner promptement et facilement, et sans se faire aucune incommodité, car il peut tout. Mais le doit-il? Puisqu'il ne le fait point, c'est une marque qu'il le devait faire tout autrement. (Leibniz, *Théodicée*, 1, 23, trad. P. Janet)

Les hommes souffrent, et en concluent, ou bien que Dieu (s'il est responsable de leurs souffrances) n'est pas bon (où est son affection?), ou bien que Dieu (s'il n'est pas responsable de leurs souffrances) n'est pas puissant (où est sa puissance?). Mais les hommes, naïfs (candides?), adressent à Dieu des reproches qui ne seraient légitimes qu'adressés à un être humain: Dieu n'est pas une mère, ni un tuteur, ni un gouverneur chargés de veiller à l'éducation, à la conservation, au bonheur des personnes, des individus. Dieu veille à l'équilibre de l'univers, et ses devoirs ne sont pas ceux des hommes mais tout autres.

I.2. Alexander Pope.

Alexander Pope (1688 - 1744). **Ce philosophe anglais vulgarise l'optimisme leibnizien** dans son *Essay on Man* (1734), **qu'il résume lui-même par cette maxime: Whatever is, is right.** Les hommes ont tort de reprocher à Dieu leurs malheurs individuels et toutes les imperfections du monde:

Que parles-tu toujours de ta frêle existence?
Vois l'univers en grand: il forme un tout immense.
Son corps c'est la nature, et son âme c'est Dieu.
N'appelle donc plus l'ordre une imperfection:
Dieu change en bien les maux que blâme la raison. (...)

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

La nature est un art que tu ne peux comprendre;
La discorde, un concert que tu ne peux entendre;
Le hasard, un dessein invisible pour nous;
Et le mal de chacun, l'avantage de tous.
Ainsi, malgré l'orgueil de la raison altière,
Conviens que tout est bien dans la nature entière.
(*Essay on Man*, Epître IX, X, trad. J. Delille)

L'homme n'a pas les moyens de comprendre l'ordre universel: ce qu'il prend pour des imperfections est nécessaire à cet ordre universel; ce qu'il nomme discorde est concert, ce qu'il croit hasard est dessein de Dieu, ce qu'il considère comme mal (d'un point de vue particulier) est bien: c'est l'avantage de tous.

I.3. La croyance chrétienne en la Providence.

La croyance chrétienne en la Providence. **Leibniz et Pope développent l'idée bien antérieure selon laquelle «les voies du Seigneur sont impénétrables» et la Providence (Dieu en tant qu'il pourvoit à l'ordre universel) gouverne au mieux notre monde.**

II. Un roman d'éducation.

Le terme de «roman d'apprentissage» (ou «roman d'éducation», ou «roman de formation») traduit le mot allemand Bildungsroman qui apparaît en même temps que Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister, de Goethe (1797). Mais quoique bien antérieur, Candide est un roman d'apprentissage, puisqu'il conte l'histoire d'un très jeune homme qui, ignorant tout du monde, le découvre peu à peu et, d'expérience en expérience, de rencontre en rencontre, apprend ce que sont les hommes et ce qu'est la vie, réfléchit, s'instruit, se forme, s'éduque.

II.1. La découverte du monde, c'est la découverte du mal.

Candide, au château de monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh, sous la férule du docteur Pangloss, vit parfaitement heureux et (parce que) parfaitement ignorant, hors du réel et de la vérité. «Chassé du paradis terrestre» (cf. le début du chapitre II), il découvrira le monde réel et comprendra peu à peu à quel point est mensongère l'affirmation de Pangloss selon laquelle tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles: le monde réel n'est pas un paradis mais un enfer terrestre.

Devenir adulte, c'est être chassé du paradis, autrement dit perdre ses illusions (comprendre que le monde n'est pas un paradis); c'est ce que Rousseau explique dans les Confessions: parfaitement heureux à Bossey chez M. et Mlle Lambercier, Jean-Jacques est accusé un jour, à tort, d'avoir cassé les peignes de Mlle Lambercier. Il a beau clamer son innocence, on le croit coupable, il est sévèrement, injustement puni.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux

Candide ou l'optimisme

Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir… (Livre I, folio p. 51)

Jean-Jacques découvre l'injustice des adultes: il perd la confiance qu'il leur accordait (nous ne regardions plus [M. et Mlle Lambercier] comme des dieux qui lisaient dans nos cœurs), donc sa sérénité. Rousseau, en racontant sa propre genèse, récrit la Genèse: le péché originel, commis par un dieu illusoire (le pasteur Lambercier) auquel il n'est désormais plus possible de croire, est subi (découvert) par celui qui est chassé du paradis et qui, ayant perdu la foi, perdra son innocence, ayant compris que mieux vaut paraître innocent que de l'être vraiment (nous étions moins honteux de mal faire et plus craintifs d'être accusés).
L'histoire de Candide est semblable: il est puni, par des adultes hypocrites (cf. les leçons de physique expérimentale que Pangloss dispense à la femme de chambre de la baronne) pour avoir innocemment embrassé Cunégonde (chapitre I): sa première expérience du mal, qui l'expulse du paradis, consiste donc, comme pour Jean-Jacques, en une injustice subie.

Première expérience d'une terrible série: Candide découvrira la guerre, la tempête, le tremblement de terre, l'Inquisition, l'esclavage, etc. Expériences instructives, éducatrices:

- parce que s'instruire, c'est découvrir le réel. Or le réel le plus réel (dont l'irréductible altérité est incompréhensible), c'est le mal.
- parce que s'instruire, c'est apprendre ce qu'on préférerait ignorer. Or (ignorance is bliss, disent les Anglais: l'ignorance, c'est la félicité) ce qu'on préfère ignorer (pour ne pas avoir mal), c'est le mal.
- parce que s'éduquer, c'est apprendre à vivre. Et savoir vivre, c'est savoir entre autres assumer le mal: éduquer un enfant, c'est lui apprendre à vivre avec la douleur (il faut bien accepter les bobos, les piqûres, les contraintes, les chagrins, la mort de la grand'mère, par ex.).

II.2. Pour découvrir le mal et en tirer les meilleures leçons, il faut être candide.

Le nom du héros peut s'interpréter de diverses façons:

- Candide, qui «écoute les leçons de Pangloss avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère» (ch. I), est naïf, crédule.
- Mais la première interprétation qui nous est présentée (3e phrase du ch. I) est beaucoup plus positive: «Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide.» Naïf (du latin nativus: comme un enfant qui vient de naître), peu éduqué, car Pangloss ne lui a pas appris grand'chose, peu formé donc, Candide n'a pas été déformé: aussi son jugement est-il droit, c à d juste. Son esprit simple (encore pur et simple) a gardé la capacité de voir tout simplement les choses telles qu'elles sont.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

- La simplicité, la pureté de Candide (du latin candidus, blanc) lui permettront de voir le monde et le mal tel qu'ils sont: la blancheur de son esprit sera impressionnée par les noirceurs qui s'y imprimeront.

Mais Candide ne découvre pas seulement le mal; il rencontre divers personnages, incarnant chacun une attitude face au mal.

III. Diverses attitudes face au mal.

III.1. Pangloss: «Tout est au mieux».

L'optimisme de Pangloss est exposé:

- **au chapitre I:** *Il prouvait admirablement qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.* Cette caricature déforme le discours de Leibniz, qui ne dit pas que tout est bien, mais que le Tout est (globalement) pour le mieux.
  Le début de cette phrase est intéressant: on y sent de l'ironie (*il prouvait admirablement*), puisque, sommes-nous tentés de penser, tout effet a nécessairement une cause (la cause évoquée ici étant Dieu). Mais tout mal a-t-il vraiment une cause? Et expliquer un mal par sa cause, n'est-ce pas le réduire?[1] Le banaliser, en l'insérant dans une suite continue de causes et d'effets? Voire le présenter comme nécessaire (normal), puisque nécessairement, logiquement, causé par sa cause ?

- au chapitre IV: Pangloss explique la nécessité de la syphilis: *si Colomb n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie (...), nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille...* Discours absurde et rassurant, que résumerait la maxime: «à quelque chose malheur est bon».
  Et Pangloss, à la fin de ce chapitre, aboutit à un raisonnement digne de Pierre Dac: *les malheurs particuliers font le bien général; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien.*

- C'est le même type de raisonnement, si l'on peut dire, qui conclut *Candide*: *«Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles: car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château (...), si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition* (suit un résumé des aventures de Candide, c à d une liste de tous ses malheurs), *vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches.»*

[1] cf les remarques de Primo Levi à ce sujet, dans *Si c'est un homme* (*Hier ist kein warum*, p. 29; postface, p. 210 - 211: *Peut-être que ce qui s'est passé ne peut pas être compris, et même ne doit pas être compris, dans la mesure où comprendre, c'est presque justifier.*) C'est pour cette raison que Claude Lanzmann, dans *Shoah*, ne pose jamais la question «pourquoi?» mais seulement et inlassablement la question «comment?»

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

- Pourtant, au chapitre XXVIII, Candide présente le même argument (tous les malheurs qu'a vécus Pangloss) pour réfuter l'optimisme. L'expérience du mal, pense-t-il, a mis l'optimisme de Pangloss à rude épreuve: *Eh bien! mon cher Pangloss, lui dit-il, quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde? — Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Pangloss; car enfin je suis philosophe: il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant pas avoir tort.* Ironie de Voltaire, «philosophe», pour Pangloss, signifiant «dogmatique», autrement dit le contraire de ce que ce mot signifie pour Voltaire (pour V., seuls les imbéciles, et non pas les philosophes dignes de ce titre, ne changent jamais d'avis). Notons que Pangloss assimile Leibnitz à Dieu (tel qu'il le conçoit): de même que Dieu ne peut pas avoir tort, Leibniz ne peut pas se tromper.

Mais ce passage, comme toutes les interventions de Pangloss, permettent de comprendre son nom: Pangloss (du grec *pan*= tout et *glôssa*= langue), c'est quelqu'un qui a réponse à tout. De fausses réponses, bien sûr; la seule attitude juste face au mal, nous verrons cela, consistant à se taire.

Au chapitre III, Candide (sur-le-champ de bataille) est encore le disciple de Pangloss et son attitude, à certains égards, est encore celle que lui a enseignée le «philosophe»: *Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. Enfin, (...) il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes.*
L'ironie, si fréquente chez Voltaire, est intéressante par l'ambiguïté qu'elle instille:

- l'adjectif *héroïque* est ironique, sans aucune ambiguïté possible: la guerre **est** une boucherie, elle **n'est pas** héroïque.
- Mais que penser de *comme un philosophe*? Ce complément est ironique si, selon Voltaire, un philosophe est censé ne pas trembler; il ne l'est pas si le philosophe selon Voltaire est un homme susceptible de trembler. Deux interprétations sont ici possibles:
  - la première (selon laquelle ce complément est ironique) tient compte de la suite (conséquence du tremblement): *il prit le parti d'aller raisonner ailleurs...* Candide a donc l'attitude d'un faux philosophe à la Pangloss: il ne peut pas raisonner face à la réalité, qu'il ne supporte pas (et qui est incompatible avec son «raisonnement»). Un vrai philosophe devrait avoir le courage de regarder la réalité, d'être lucide.
  - la deuxième (selon laquelle le complément n'est pas ironique) tient compte de ce que nous savons de Voltaire, homme extrêmement sensible qui «somatisait» beaucoup, comme on dit aujourd'hui, qui par ex était pris de convulsions, tous les ans, pendant la nuit du 23 au 24 août, date du massacre de la Saint-Barthélemy. Un vrai philosophe n'est pas un stoïcien mais (en cela Voltaire est d'accord avec Rousseau) un homme sensible qui, spontanément (naturellement), a horreur de l'horrible et réagit d'abord, immédiatement, par une protestation physique face au mal; en tremblant, par ex.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

III.2. Jacques : « Les hommes sont devenus loups. »

- **Au chapitre III :**

Candide se trouve en Hollande. Il y rencontre un bourgeois (qui dirige des manufactures) nommé Jacques, «bon anabaptiste», qui lui vient en aide très généreusement et très efficacement. Jacques n'adhère pas à l'optimisme de Pangloss: tout n'est pas pour le mieux, mais Dieu n'est pas responsable du mal: *Il faut bien que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, et ils sont devenus loups. Dieu ne leur a donné ni canons de vingt quatre* (tirant des boulets de 24 livres) *ni baïonnettes; et ils se sont fait des baïonnettes et des canons pour se détruire*. Autrement dit: Dieu a fait les hommes libres, mais ils ont fait et font un mauvais usage de leur liberté.
La mort de Jacques (chapitre V) lui donne en partie raison: il meurt noyé, sous les yeux d'un marin (d'un loup) à qui il vient de sauver la vie mais qui ne fait rien pour l'aider. Mais la tempête lors de laquelle il se noie, peut-on considérer qu'elle soit due aux hommes? Oui, pour certains:

- **Au chapitre VI :**

Le «bel autodafé», résulte d'une interprétation du mal qui rejoint celle de Jacques, interprétation très ancienne (antique), selon laquelle les catastrophes naturelles ou fléaux sont infligés aux hommes par les dieux, ou par Dieu, pour les châtier. cf. l'*Iliade*: l'épidémie de peste qui s'abat sur les Achéens au début de l'épopée leur est infligée par Apollon, pour punir Agamemnon d'avoir insulté l'un de ses prêtres; cf. *Les animaux malades de la peste*, de La Fontaine, cf. le premier sermon du prêtre Paneloux dans *La Peste* de Camus: «*Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité... La première fois que ce fléau apparaît dans l'histoire, c'est pour frapper des ennemis de Dieu. (...) Depuis le début de toute histoire, le fléau de Dieu met à ses pieds les orgueilleux et les aveugles...*»

Dans *Candide*, les coupables ne sont pas des orgueilleux ni des aveugles, coupables d'avoir oublié ce qu'ils doivent à Dieu; ce sont *un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais* (juifs) *qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard*... Cette explication du mal (le tremblement de terre en l'occurrence) est absurde, comme la cérémonie propitiatoire consistant à brûler ces deux malheureux «coupables»: *le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.*

III.3. Les désespérés : « Je voulus cent fois me tuer... »

- Les chapitres XI et XII sont le récit autobiographique de «la vieille» qui accompagne Cunégonde, vieille dont la vie se compose d'un nombre extraordinaire de malheurs effroyables[2]. Elle conclut par un discours assez semblable à celui que tiendra plus tard Schopenhauer: *je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchants les plus funestes: car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre?* Il arrive à tous les hommes, ajoute le vieille, de *maudire leur vie*, de connaître le désespoir, donc le désir de mourir.

- Cunégonde (ch. X) dit que *[son] cœur est presque fermé à l'espérance*, et Candide, à plusieurs reprises, est en proie au désespoir, au chapitre XIX par ex: *Ce procédé acheva de désespérer Candide (...) et le plongea dans une noire mélancolie*. Au chapitre IV, apprenant la mort de Cunégonde, Candide s'évanouit. S'évanouir ainsi, ou se suicider, ou désirer mourir, c'est ne pas pouvoir assumer le mal et préférer la fuite.

[2] dont l'accumulation et l'horreur font rire. Le rire est une réaction intéressante (qui peut être interprétée diversement) face au mal.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux

Candide ou l'optimisme

III.4. Martin : « Le diable se mêle fort des affaires de ce monde. »

- A Surinam (chapitre XIX), avant de rentrer en Europe, Candide rencontre un vieux savant, nommé Martin, qu'il embauche comme compagnon de voyage. Début du chapitre XX: *L'un et l'autre avaient beaucoup vu et beaucoup souffert; et, quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal physique pendant tout le voyage.* Autrement dit: vaste sujet, qui suscite un discours intarissable, d'une part parce que les exemples du mal sont innombrables, d'autre part parce que les interprétations du mal sont toutes infiniment discutables.

Martin expose son interprétation du mal, autrement dit sa philosophie: *en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être malfaisant.* Martin, qui se dit manichéen, serait plus justement qualifié de pessimiste: tout va mal, parce que c'est le diable qui gouverne le monde. Et on a toujours raison de s'attendre au pire.

- Au chapitre XXI, Candide interroge Martin: *Croyez-vous que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots?*[3] *— Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? — Oui, sans doute, dit Candide. — Eh bien! dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur? — Oh! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre...* Mais Voltaire coupe la parole à Candide qui s'apprêtait à présenter la thèse de Jacques. Voltaire semble donc préférer la thèse de Martin, semblable à celle de Philinte (*Le Misanthrope*, acte I, scène 1, vers 173 à 178):

  Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure (qui vous révoltent, Alceste)
  Comme vices unis à l'humaine nature;
  Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
  De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
  Que de voir des vautours affamés de carnage,
  Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

[3] Encore une accumulation qui fait rire...

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Philinte, contrairement à Alceste, supporte patiemment (avec *flegme*) le monde comme il est et les hommes comme ils sont: *Je prends tout doucement les hommes comme ils sont, / J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font* (v. 163 - 164).

- Le pessimisme de Martin, de même, lui permet la patience (ch. XXX): *Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout; il prenait les choses en patience.*

III.5. Le derviche : « Qu'importe qu'il y ait du mal ou du bien ? »

A la fin du conte, Candide et ses amis sont installés à Constantinople. Ils y souffrent terriblement, d'une part de constater autour d'eux toutes sortes d'horreurs (dues pour la plupart à la tyrannie du Grand Sultan), d'autre part de ne rien faire et de mourir d'ennui. Candide se rend auprès d'un derviche *qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie* et leur tient ce discours anti-humaniste: *Qu'importe qu'il y ait du mal ou du bien? Quand Sa Hautesse* (le Grand Sultan) *envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non?* Sa Hautesse, c'est Dieu, et les souris, ce sont les hommes, qui doivent accepter leur sort en comprenant qu'il n'importe guère. Ne surestimons pas nos malheurs, ce sont des malheurs de souris, ce sont les malheurs minuscules d'êtres minuscules.

Que faut-il donc faire? dit Pangloss. — Te taire, dit le derviche. Réponse insuffisante, qui indique moins ce qu'il faut faire que ce qu'il ne faut pas faire (parler, pour se plaindre, ou pour expliquer le mal, ou pour chercher à y remédier...). Candide va trouver une réponse positive au près d'un vieux jardinier.

III.6. Le bon vieux jardinier : « Je me contente de cultiver mon jardin. »

Ce bon vieillard (ch. XXX, dernier chapitre), *qui [prend] le frais à sa porte sous un berceau d'orangers*, est parfaitement heureux:

- parce qu'il ignore tout des malheurs du monde: il ne sait pas comment se nomme le muphti qu'on vient d'étrangler. *Je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir*, explique-t-il. *(...) Je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive.*

- parce qu'il travaille: «*Je n'ai que vingt arpents; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin.*»

Ces diverses attitudes face au mal consistent donc en autant de combinaisons d'attitudes: voir le mal, ou ne pas (vouloir) le voir; parler, ou se taire; agir, ou ne rien faire. Combinaisons elles-mêmes diverses, car on peut parler du mal pour mieux se le représenter, ou au contraire en parler pour ne plus le voir (pour ne plus le considérer comme mal)...

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

IV. Que faire ? Quelle est la morale du conte ? Quelle est l'attitude face au mal que conseille Voltaire ?

IV.1. Deux attitudes, parmi les six que nous avons distinguées, sont totalement disqualifiées :

- celle qui consiste à rendre les hommes responsables de tout le mal, à considérer le tremblement de terre de Lisbonne, par ex, comme un châtiment,

- et celle de Pangloss, qui consiste à nier le mal.
  - Candide est de plus en plus critique envers l'optimisme de son maître. Dès le ch. VI: *«Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres?»* Et au chapitre XIX, après avoir rencontré le nègre de Surinam: *— O Pangloss! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination* (l'esclavage)*; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. — Qu'est-ce qu'optimisme? disait Cacambo. — Hélas! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. »*

  - Et Pangloss finit par avouer (ch. XXX) qu'il n'adhère pas lui-même à son propre discours et qu'il a toujours menti: *Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien.*

Ces deux attitudes sont inacceptables en ce qu'elles ne reconnaissent pas le mal en tant que scandale.

- Or la philosophie du derviche, admirable peut-être (sa résignation à peu près stoïcienne a quelque chose d'héroïque) est probablement inacceptable pour la même raison: anti-humaniste, le derviche réduit les hommes à peu de chose, donc leur malheur à presque rien. Lui aussi minimise le scandale.

- Mais le désespoir et le pessimisme, qui se fondent sur la constatation du scandale, sont présentés comme parfaitement compréhensibles. Est-ce à dire que Voltaire nous les conseille?

Non: le dernier chapitre se termine par un l'exemple encourageant du vieux jardinier, qui apparaît comme la conclusion et la morale du conte, puisque Candide semble déterminé à le suivre.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

IV.2. Comment interpréter la morale du conte: *il faut cultiver notre jardin* ?

Deux interprétations sont possibles :

- on peut penser que Candide est déterminé à vivre exactement comme le vieux jardinier, c à d à travailler, à cultiver **son** jardin, sans s'occuper de ce qui se passe à l'extérieur. *Ignorance is bliss*: j'aurais été plus heureux, semble dire Voltaire, si je n'avais pas cherché à savoir ce qui se passe dans le monde, ou même en France, si j'avais ignoré ce qui est arrivé au chevalier de La Barre et à Calas, si j'avais été moins curieux et moins généreux, plus égocentrique, voire plus égoïste. La morale du conte, comme celle de certaines fables de La Fontaine, serait donc fort peu morale.

- Mais Candide, à deux reprises, dit qu'*il faut cultiver* ***notre*** *jardin.* Notre jardin, ce peut être bien sûr celui de Candide et de ses amis; ce peut être aussi celui qui nous appartient à tous, ce peut être le monde, notre monde. Or ce monde est à l'image de Cunégonde: au début du conte, Candide croyait que notre monde était le meilleur des mondes possibles et que Cunégonde était la plus jolie fille du monde. Candide a ouvert les yeux: il sait que ce monde est affreux et que *Cunégonde [est], à la vérité, bien laide.* Mais *elle [devient] excellente pâtissière*: elle peut servir à quelque chose. Et le monde, certes affreux, est cultivable, on peut y faire et en faire quelque chose.

Séparé de Cunégonde qu'il adorait, Candide croit l'avoir définitivement perdue mais la retrouve, quoiqu'elle ne soit plus (ou qu'il ne la voie plus) comme elle était: elle n'est pas adorable, malheureusement, mais heureusement supportable. Candide croyait que le monde était un paradis; puis il découvre que c'est un enfer; puis il découvre qu'il ne tient qu'à nous de faire de cet enfer une sorte de paradis; un paradis assez ingrat, certes, mais le seul paradis possible.

Voltaire ne nous conseille donc pas le pessimisme de Martin mais un certain optimisme, bien différent de celui de Pangloss; il s'agit, non pas d'un optimisme métaphysique[4], mais d'un optimisme réaliste (qui tient compte du réel, peu réjouissant) et pragmatique (qui tient compte de ce que nous pouvons faire: pas grand'chose, mais quelque chose).

La morale de ce conte, c'est donc **il faut se donner du mal**. Se donner du mal, c'est consacrer sa vie à quelque chose, donc lui donner un sens et ainsi échapper à l'ennui, dont Candide s'aperçoit qu'il s'agit du plus atroce de tous les maux. Le mal que l'on se donne en cultivant le jardin qui nous est donné n'est donc pas réductible à un mal que l'on *se* donne à soi-même; c'est un mal qu'on donne (au monde, à autrui, à l'avenir): destiné à quelque destinataire, il a du sens et n'est donc pas vraiment un mal, puisque le mal, le vrai, n'en a pas.

Marie-Claire Kerbrat et Serge Le Diraison

[4] D'où la conclusion de Martin: *Travaillons sans raisonner*. Sans raisonner, c à d sans se livrer à de vaines spéculations métaphysiques.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021